

L'AMI DU PEUPLE.

o u

LE PUBLICISTE PARISIEN :

JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL,

Par M. MARAT, auteur del'Offrande à la patrie,
du Moniteur, et du plan de constitution, etc.

Vitam impendere vero.

Du Dimanche, 9 Janvier 1791.

La chanson du divin Mottié payée vingt mille écus par la nation. — L'honneur de plusieurs bataillons compromis par les mouchards qui en font partie. — Le peuple seul croit à la révolution.

Nouveau trait de charlatanisme du divin Mottié, le héros des deux mondes.

Le pauvre diable qui voit ses autels prêts à être renversés, et l'idole menacée d'être mise en pièces, en est malade de peur. Il est dans son lit; le beau moment pour rentrer en lui-même, demander pardon à la France, et se reconcilier avec le ciel! Mais

c'est le moindre de ses soucis , il tient à la terre comme teigne , et il se console de la perte de ses adorateurs en louant des légions d'aboyeurs , pour chanter ses louanges et faire fumer l'encens. Vendredi dernier il a fait un coup de force , on devoit jouer aux François la piece de *la liberté conquise* , et le spectacle devoit être gratuit pour le peuple. O la belle occasion pour en imposer au public ! Il a donc chargé deux aide de camp d'ordonner aux sentinelles toutes soldées et choi-ies de ne laisser d'abord entrer que ses mouchards , ses coupe-jarrets et ses aboyeurs privilégiés , qui avoient le mot du guet , à deux heures et demi la salle étoit au trois quarts pleine de ces misérables ; et ce n'est qu'alors que le public a eu la permission d'entrer. Crainte que ces aboyeurs , qui étoient à leurs postes depuis quatre à cinq heures , ne perdissent leurs forces , les comédiens leur ont fait donner de quoi les restaurer ; et crainte que ces attentions , bien payées sans doute , ne parussent suspectes au public il a bien fallu inviter tout venant à boire un coup. Le héros avoit fait faire des couplets à sa louange , à celle de la reine , à celle du roi : il devoit les faire chanter pour donner le change aux auditeurs sur sa défaveur publique : ses aboyeurs avoient bien reçu leur leçon , et ils étoient bien déterminés à faire main basse sur les citoyens , plutôt que de souffrir que les couplets du divin Mot-tié ne fussent pas répétés. Aussi l'ont-ils été

malgré l'improbation du public. Mais comme le petit général, quoique grand courtisan, ne pense pas à tout, et qu'il est même un égoïste fieffé, il avoit négligé de recommander à ses aboyeurs la gloire de la reine : aussi n'ont-ils point fait violence au public, lorsqu'il a manifesté son vœu de ne pas entendre les flagorneries prodiguées à l'Autrichienne.

On a donc répété les couplets du divin Mottié contre le vœu du public. Ce petit triomphe, si toutefois c'en est un, n'a pas de quoi flatter beaucoup l'immortel restaurateur de la liberté : car personne n'a été la dupe de son charlatanisme. Tout le monde se dit : eh bien, quand le sieur Mottié auroit fait chanter tous les jours ses éloges, cette triste chanson n'empêche pas qu'il ne soit un plat monsieur, un petit intrigand, un grand coquin, un grand hypocrite, un grand fourbe, un grand imposteur, un grand traître, un grand conspirateur, un grand scélérat. Et quand on pense que cette chanson coûte plus de vingt mille écus à la nation, on ne peut s'empêcher de convenir, qu'elle est un peu chère.

A l'Ami du Peuple.

Paris ce 31 Décembre 1796.

Comme vous avez été fort mal informé à mon sujet, ce qui me met beaucoup en danger dans Paris, vu que ceux qui m'ont fait mettre dans votre numéro,

comme mouchard , sont fort mal instruits ; je vous prie de faire des informations plus justes , car je ne suis pas mouchard , ni envie de l'être ; je vous prie de dissuader tout le monde qui le croie.

Signé Le Fevre , épicier , rue Copeau.

Réponse de l'Ami du peuple.

Ce n'est pas à moi à faire des informations , mais à votre bataillon , intéressé à ne pas souffrir dans son sein des membres qui le déshonorent , en servant de mouchards et de coupe-jarrêts au général. Je vous ai dénoncé avec le nommé Gricour , dans mon n^o. 307, comme stipendiés par Mottié , de même que plusieurs autres soldats de votre bataillon , et de celui de la Sorbonne , pour forcer l'opinion publique en faveur de cet indigne commandant. J'apprends que le bataillon du Val-de-Grace a expulsé plusieurs de ses membres ; je ne sais si vous êtes du nombre , et je désire que vous ne soyez pas coupable. Au demeurant , je félicite votre bataillon de cette expédition honorable , et j'invite celui de la Sorbonne à l'imiter. Sans doute qu'il n'est pas moins sensible à l'honneur.

Le bataillon des peres Nazareth est déshonoré , s'il ne chasse pas de son sein le nommé l'Huillier , capitaine des chasseurs qui est allé , suivi de quatre mouchards , insulter le malheureux Gaudet , jusques dans son lit de douleur , maltraiter ses garçons , et briser ses meubles , comme je l'ai repeté dans le numéro 313 de l'Ami du peuple.

Le bataillon du petit St. Antoine est pareillement déshonoré , s'il souffre plus long-tems à sa tête les nommés Livri et Romainvilliers , &c. que j'ai dénoncés dans un précédent numéro.

Observations importantes.

A peine la Bastille fût-elle prise , que les Parisiens se crurent affranchis pour toujours de la tyrann-

nie, et se mirent à chanter leur liberté. Ils venoient de la conquérir, et ils l'auroient cimentée en peu de tems, s'ils eussent renouvelé chaque jour, pendant quelques mois, les scènes du 14 juillet et du 6 octobre. Mais à peine le perfide Riquetti eut-il fait décréter la loi martiale (1), que l'assemblée ne songea plus qu'à ruiner elle-même la constitution, et à rétablir le despotisme. La cour, les ministres, les prélats, les ci-devant nobles, les robins, les officiers de l'armée, ne croient point à la révolution. Le général de la garde parisienne, l'état-major et les chefs de bataillon, ne travaillent qu'à remettre le peuple sous le joug; et la municipalité traîtresse est si convaincue du rétablissement de l'ancien régime, qu'elle met tous ses soins à effacer tous les vestiges de la révolution. Il y a quelques mois qu'elle fit tous ses efforts pour anéantir le comité des recherches; et depuis quelques jours elle vient de faire ôter le bonnet de la liberté des armes de la ville. J'ai sous les yeux l'affiche de ses délibérations contre les vainqueurs de la Bastille, du mardi 28 décembre 1790, où elle a fait substituer une couronne au bonnet.

(1) On sait que, pour fournir un prétexte aux ministres et aux ministériels, de presser la promulgation de la loi martiale, qu'avoit proposée Riquetti, la municipalité parisienne fit assassiner un boulanger: car c'est l'avoir fait assassiner que d'avoir payé des mouchards, pour soulever le peuple contre lui, en le faisant passer pour accapareur; puis en refusant de donner des ordres à 800 gardes nationales qui les sollicitoient pour sauver cet infortuné. O vils scélérats, à l'écharpe aux trois couleurs! si la nation avoit pu ouvrir les yeux, et que l'Ami du peuple eut été secondé lorsqu'il alla chasser une partie des fripons qui remplissoient votre assemblée, il vous auroit décimé chaque jour, pour vous faire monter sur l'échaffaud.

Avis aux Citoyens.

Maudits soient les endormeurs ministériels et les stupides barbouilleurs de papier qui nous crient sans cesse que la constitution est admirable ; que le cabinet est admirablement composé, que le roi est le meilleur des patriotes du royaume, que tout va bien et que nous allons être heureux. Imbéciles ou fripons, ils nous perdroyent si nous les laissons faire.

Qui doute que le plan de la cour, depuis le commencement de la révolution, ne soit de détruire les parlemens, de réduire la noblesse, d'anéantir les moines et d'écraser le clergé. Voilà ses desseins réalisés aux acclamations publiques ; et ce qui doit surprendre tout observateur peu au fait, sans que le nouvel ordre des choses soit favorable à l'établissement de la justice et de la liberté !

Malgré l'empressement de la cour d'abattre la noblesse et le clergé, elle ne s'est pas moins servie de leur mécontentement pour fomenter des troubles dans l'état, et rétablir le despotisme.

On a vu dernièrement avec quel soin le monarque a refusé de couper le mal par la racine, en refusant d'accepter le décret de la constitution civile du clergé. On a vu comment, sous ptétexte de prendre les voies de la douceur pour ramener des prêtres factieux, il leur a laissé le tems de former des partis puissans, de répandre de tous côtés des écrits funestes pour égarer le peuple et le

porter à la révolte. Les conspirations avortées des ennemis de la patrie , ont forcé le monarque à faire l'acceptation du redoutable décret : mais il n'a pas changé de plan , bien que dès lors il ait mis en œuvre de nouveaux moyens. Malgré ses promesses mille fois répétées de maintenir la constitution ; il a gardé le plus profond silence , et il n'a fait aucune démarche pour s'opposer aux menées des bénéficiers et des provinces et de la capitale qui soulevoient les prêtres pour refuser le serment de fidélité. Il y a plus , dans l'espoir que la persécution ouverte contre les prêtres récalcitrons pourroit soulever les dévots , les âmes timorées , les croyans ; et que le fanatisme allumeroit enfin le flambeau de la guerre civile , ses agens ont falsifié le titre d'un décret , et ils ont affiché cet odieux préambule , déclarant perturbateurs du repos public tout ecclésiastique qui refuseroit de prêter le serment exigé. Tandis que le garde-de-sceaux et le maire (1) menaçoient de tyranniser de la sorte les consciences contre la lettre du décret , qui n'ordonnoit que la simple destitution du bénéfice , au cas de refus. Le maire et le général plaçoient des détachemens des soldats (2) dans les monasteres pour soute-

(1) Le garde-des-sceaux et le maire ont témoigné beaucoup de regret de cette erreur ; mais toutes leurs protestations , tout leur patelinage n'empêche pas que cette erreur n'ait été volontaire.

(2) Il y avoit , à ce qu'on m'écrivit , 50 hommes retranchés dans le séminaire de St. Sulpice , 50 dans celui de St. Magloire , 50 dans celui de la Sorbonne , &c.

nir les ecclésiastiques dans leur résistance anti-patriotique , et appuyer leurs machinations criminelles.

Nous touchons au moment du dénouement. Citoyens ! c'est peut-être la seule circonstance depuis la prise de la Bastille où vous ayez besoin de modération contre les ennemis de votre repos. On ne doit point faire violence à la conscience , et nulle puissance sur la terre n'a le droit de tyranniser les âmes. Contentez-vous donc de demander la destitution des prêtres qui refuseront de prêter serment de la loyauté et de soumission. Quant à ceux qui seront pris à cabaler et à prêcher la révolte ; c'est autre chose ; il importe de les punir : mais comme la punition doit être plutôt humiliante qu'afflictive , contentez-vous de les huer et les berner.

Au demeurant vous n'êtes , pas au bout des complots de ces conjurés. On cherche à vous endormir , lorsqu'on vous annonce avec emphase un plus grand concours dans la vente des biens du clergé. Sachez qu'il n'y a encore de vendus que des biens des ordres religieux ; et qui doute qu'on ne veuille anéantir les moines ? On cherche à vous faire illusion , quand on vous annonce avec emphase les ventes avantageuses de ces biens. Et qui doute qu'elles ne paroissent doubler à peu près l'estimation , lorsque l'estimation a été faite à moitié de la valeur ?

De l'Imprimerie de M A R A T.